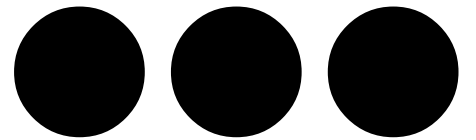
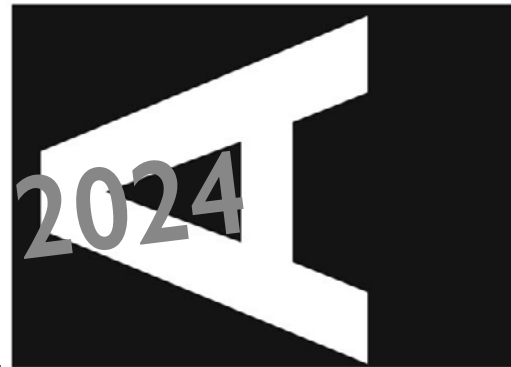


Le nouvel
ATTIL
Printemps 2024



**En avant
les 10 ans !**

► L'Histoire
faite femme

► L'épopée
revisitée

► La lutte
des corps

Plus de printemps pour le livre

Trois petits mois et puis s'en viennent. C'est peu de dire que le Nouvel Attila a pris son temps pour ce printemps, puisque pour ménager la Horde, et le libraire, nous n'avons sorti aucune nouveauté de tout le trimestre. Cure d'oxygène, hygiène de parution, envie de se remettre aux manuscrits et délai de rigueur pour respirer après les milliers de pages et de succès de Lambert et de D'Arrigo, tout justifiait cette exception.

La horde prépare aussi ses DIX ANS : le cap français et francophone du «Nouvel» Attila a eu lieu au printemps 2014, alors que perçaient sous la toile les projets de Gauz, Jérôme Baccelli, Hervé Bouchard, et Benoît Vincent. La structure rééditrice des débuts est sortie des librairies d'occasion pour faire en compagnie de ses auteurs le tour des festivals, des foires étrangères, des medias... À chaque auteur, un univers et un projet différents ! Avec chacun(e), on réapprend et réinvente notre métier. ♦ Benoît Virot

Mikella Nicol
Un corps à soi

- ▶ Être ou ne paraître 4
- ▶ Sous le ciel de Nelly Arcan 5
- ▶ Torture pour un ventre plat 7

Karthika Nair
**La griffe
d'une lionne**


- ▶ Écho aux oubliées 9
- ▶ Questions à l'auteure 11
- ▶ Un tout-monde polyphonique 13
- ▶ Le *Maharhabata* résumé 14

Gauz
et les cent voix

- ▶ Porte ouverte aux mondes inconnus 16

Parole
contre papiers 20



A close-up portrait of Mikella Nicol, a young woman with blonde hair and blue eyes, resting her chin on her hand. She is wearing a black leopard-print top and a small necklace. The background is softly blurred.

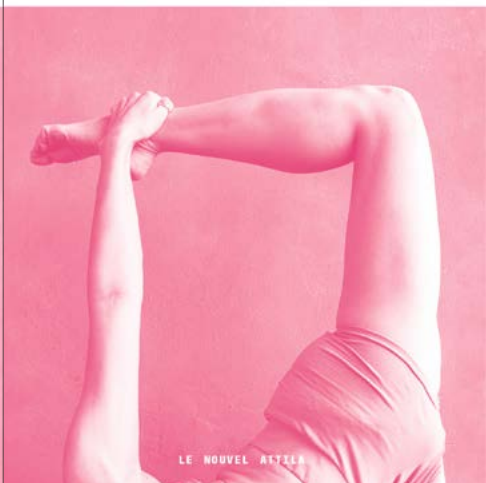
Mikella Nicol
par la photographe
Bénédicte Roscot

Mikella Nicol : un corps à soi

Être ou ne paraître

À mi-chemin d'*Une chambre à soi* de Virginia Woolf et des enquêtes de Maggie Nelson, une réflexion sur le conditionnement des corps par le regard social.

Mikella Nicol
Mise en forme
récit



Mikella Nicol ●

Mise en forme
160 p. 17€
Sortie le 5 avril

Sortant d'une rupture et, prisonnière d'une anxiété grandissante, la narratrice s'inscrit à des cours de fitness en ligne, dont les conseils vont rythmer son existence quelques mois durant. Prise au charme, ou au piège, de quelques-unes des neuf millions de chaînes consacrées au sujet, elle cherche à trouver sa place, à occuper un espace : un territoire intime où recouvrir le soi, le sommeil, et la confiance en elle.

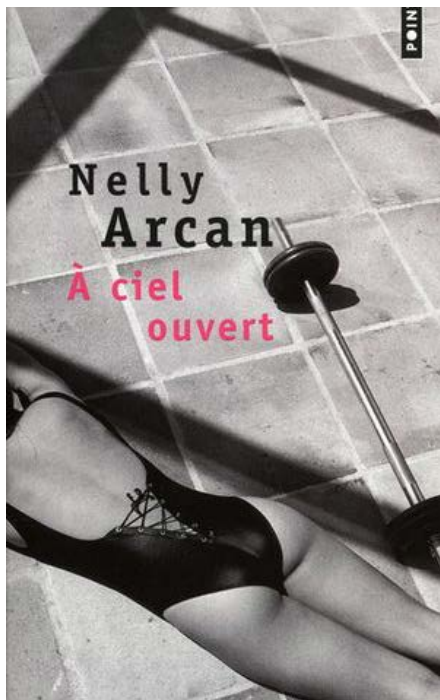
Le fitness sera l'un de ces moyens. Et à travers le fitness, son propre corps, où elle lit des présages, voire des preuves, de ses faiblesses... comme cette dent qui tombe à des moments charnière de son existence. Le fitness, avec la dose de souffrance qu'il implique, va lui permettre, comme un baume moral miracle, de se racheter.

Elle se plie à la discipline, à ses mécanismes, endure des

souffrances régulières, et se rend compte que plus elle respecte les règles, plus elle va mal.

Un corps à soi pourrait être le titre de ce livre, si ce n'était déjà celui de quelques romans, ainsi que d'un très bel essai de Camille Froidevaux Mettrie. Un corps à soi, que Mikella cherche vainement dans les contours de sa chambre, devant des exercices, voire des prescriptions, qui ont plus à voir avec des diktats qu'avec des clés de compréhension du soi. Plus elle s'adonne au fitness, plus elle y voit un programme d'effacement de soi, table rase qui ne vise pas à effacer seulement les toxines ou les mauvaises graisses, mais les erreurs : dans le corps, on traque l'imperfection, la faute, les saletés, avec un sous-entendu médical voire moral.

SUITE P. 6



Salle de sport et ses poids,
paysage/temple de la rigueur
imposée au corps.



NIUOL

Sous le ciel d'Arcan

Retour sur une des autrices de prédilection de Mikella, dont le 4^e roman sondait déjà le poids du regard social

Après les autobiographiques *Putain* et *Folle*, Nelly Arcan a fait une incursion dans la fiction avec *À ciel ouvert*. Elle y brosse le portrait de deux montréalaises, Julie O'Brien et Rose Dubois, amenées à se rencontrer grâce ou à cause d'un homme, Charles Nadeau. Entre quête aveugle d'une beauté idéale, sacrifices de soi et puissantes hontes intimes, c'est d'une désespérance amoureuse que naît pour ces deux femmes un besoin viscéral, presque suicidaire, de transformation du corps. Deux femmes d'une grande solitude, auxquelles on ne connaît pas d'amie ou de famille, et dont la vie tourne inexorablement autour de Charles, cet homme pour lequel elles se font violence.

Dans ce roman à corps et à cri, l'élaboration du féminin est tiraillée entre différents regards qui tour à tour dénaturent, influencent ou anéantissent. C'est l'identité profonde exposée à la vue de tous, les failles intimes sont données en pâture à une myriades d'yeux. C'est le regard de Charles sur les femmes qui sont à la fois objet de désir et de crainte ; le regard de Rose sur elle-même, alternant entre jugement et introspection ; le regard de Julie sur Rose et sur toutes les autres femmes, dans un jeu de comparaisons et de

rivalités ; le regard prédominant et total d'une société patriarcale qui fixe les diktats d'une beauté inatteignable.

Dans ce théâtre des apparences, chaque personnage tient sa place. Rose est styliste, presque marchande de beauté ; Julie est réalisatrice de documentaires, pour ainsi dire chirurgienne d'images ; Charles est photographe de mode, quasiment distributeur de standards, censeur d'une beauté froide. Et dans ce tourbillon d'apparences, de désirs et de hontes, dans cette dramaturgie du corps, Julie et Rose paradent dans leurs habits de scène, « burqua de chair » qui donnera le titre au dernier ouvrage posthume de Nelly Arcan.

« *Physiquement elles se ressemblaient, c'est vrai, mais cette ressemblance en indiquait une autre, cachée derrière, celle de leur mode de vie consacré à se donner ce que la nature leur avait refusé ; Rose et Julie étaient belles de cette beauté construite dans les privations, elles s'en étaient arrogé les traits par la torsion du corps soumis à la musculation, à la sudation, à la violence de la chirurgie, coups de dé souvent irréversibles, abandons d'elles-mêmes mises en pièces par la technique médicale, par son talent de refonte. Elles étaient belles de cette volonté féroce de l'être.* » (p. 17)

● Naomi Sirerols

SUITE DE LA P. 4

Une meilleure version de soi-même

Du décor blanc lisse immaculé aux mantras body positive, elle décrypte la langue de ce nouveau monde, à l'instar de Kathy Acker, dont un article sur le body building a en partie inspiré ce texte. Une langue, un décor, et un discours si saturés de textes, et de sous-textes, qu'ils font oublier les propres « récits » et « codes » de celles qui s'y plongent.

Mikella Nicol a beau ne s'être jamais « reconnue dans les jeux féministes », ni dans cette « identité de genre » ou dans « ce qu'on attend (d'elle) », elle éprouve dans le temps « découpé à la perfection » du workout et des entraînements, une aisance, une facilité à faire ce qu'on lui dicte. Et si contrairement à ce qu'on imagine – pauvrement – de la littérature des femmes, le féminin restait en réserve du soi ?

Contrôler son corps, ou sa vie

Mikella Nicol explore ce territoire que le regard social, et notamment des hommes, dispute toujours aux femmes. La beauté, ou du moins l'image de la beauté ; le corps, ou du

moins l'image qu'on a des corps ; et les discours dont ce corps est le réceptacle. La femme est trop souvent considérée comme un objet de consommation, jusque dans les travers individualistes, voire capitalistes, d'un corps qui devrait être en amélioration perpétuelle pour se conformer à un modèle sur lequel personne ne s'interroge. « Jeté en pâture aux autres, mon corps m'est inconnu. (...) Pour le livrer au monde une fois prête ? »

La possibilité de la disparition contamine toute l'écriture du livre, et c'est bouleversant. Comme le *W ou le souvenir d'enfance* de Perec, qui orchestre la même tension entre les Olympiades antiques et la disparition tragique de la famille de l'auteur dans les camps, la narratrice énonce, sans pathos, la vulnérabilité, l'angoisse presque native d'être femme dans l'espace public où — même en couple, même entre amis — elle éprouve bien souvent une « solitude irrévocable ».

● THÉO DELAMBRE

Flexion musculaire d'une jeune femme en fin de séance.
Photographie Mailis Sirerols.



NIUOL

Torture en 12 minutes pour un ventre plat

EXTRAITS D'UNE SÉANCE DE FITNESS PAR LES COACHS JULIANA ET JULIAN

« Je vous invite à bien me suivre parce que les intervalles sont différents pour chaque exercices... »

« On attaque tout de suite ! »

« Essayez de faire le mouvement lentement, en déroulant le dos et en exerçant une pression dans tous les abdos. »

« Déroulez bien votre colonne quand vous descendez, des vertèbres du bas vers le haut. »

« Respirez bien profondément, ça va durer 30 secondes »

« Petit exercice de pilâtes, jambes baissées, on vient faire des pompes avec les bras »

« Si c'est trop difficile inclinez vos jambes »

« Il reste 10 secondes, on tient bon ! »

« Essayez de tenir bon ! »

« Jambe tendue »

« On fléchit bien le genou »

« On va venir travailler les obliques avec la bicyclette, respirez bien, le bas du dos toujours bien fixé au sol »

« Vous sentez comme ça brûle ? »

« On repasse en gainage »



A black and white close-up portrait of Karthika Nair. Her eyes are closed, and her expression is serene. Her dark, wavy hair is voluminous and frames her face. The lighting is soft, highlighting the texture of her hair and the contours of her face. The background is dark and out of focus.

Karthika Nair

La griffe d'une lionne

Karthika Nair est indienne de naissance et française de nationalité. Elle vit à Paris depuis 20 ans.
Ici sous les yeux du photographe Koen Broos

Écho aux oubliées

Dans cette revisitation de la plus célèbre des épopées, qui est à l'Asie ce que l'Illiade et l'Odyssée sont à l'Europe, les femmes tirent les fils de l'histoire.

« **É**couttez, écoutez » : avec grand fracas, arrive dans le monde littéraire une poésie épique antimasculiniste et féministe ! Écoutez-donc, au lieu d'écarquiller les yeux.

Prêtez l'oreille aux voix et aux chants d'une galerie de femmes qui prennent le pouvoir par la parole, buvez le verbe d'une horde de lionnes qui ont pris le contrôle du *Mahabharata*, grande épopée indienne aussi célèbre en Inde que l'Illiade et l'Odyssée d'Homère en Occident. Qui sont-elles ? Toutes celles à qui l'on avait ôté la parole pendant des siècles, selon la grande tradition de l'Histoire racontée par les vainqueurs, par les puissants, par les hommes héroïsés. Des lionnes qui illustrent le célèbre adage de Chinua Achebe, « *Tant que les lions n'auront pas d'historiens, le récit de la chasse glorifiera le chasseur* » : des traqueuses de vérité ; des historiennes qui re-

donnent corps, sons, échos, frémissements aux récits des subalternes, des mères, épouses, sœurs, amantes — que l'on n'a jamais pu entendre, aux anonymes, portant la mémoire de leurs histoires.

En revanche — et de revanche il est question !, les lionnes ne seront en aucun cas des victimes, ces lionnes rugissent et tirent les fils de l'Histoire, elles se réapproprient leur pouvoir de raconter et d'agir. Si les hommes cherchent à conquérir terres et vagins, à propager guerres et violences, et à assurer leur succession sur les trônes, les femmes dictent ici avec rage et désir la folle valse de l'Histoire de la dynastie des Bharata.

Satyavati, conçue dans le ventre d'un poisson et issue de la caste inférieure des pêcheurs, s'élève en matriarche des Kuru, en donnant naissance à Ved Vyaasa, à qui l'on attribue généralement l'écriture



● Karthika Nair

● Le Cantique des lionnes
20 dessins de Joëlle Jolivet
320 p. 24,50€
Sortie le 12 avril

du *Mahabharata* : dans cette réécriture, elle rétablit son statut d'ab-ovo, de source première, de maternité du récit, puisant dans ses origines aquatiques pour invoquer sa voix-fleuve et livrer sa propre version. Clef de voûte du récit, dans le fond comme dans la forme, dans ses actions comme dans ses paroles, elle clame anaphoriquement « Écoutez, écoutez-moi ».

Satyavati préside le faire et le raconter en s'affirmant par sa grande intelligence et son art de la rhétorique. Capable d'ôter virilité et succession au grand Bhishma, elle fera plier princes et dieux — qui descendent sur Terre pour l'applaudir — par des bras de fer intellectuels dans lesquels elle « pèse et soupèse chaque mot », « sonde et trie », ses paroles se déversant « à griffes nues, à crocs et à tentacules, impatients de bondir et de grandir ». Ayant déjà compris que les « hommes sont des bêtes aux principes contraires et bizarres », elle remporte toujours ses batailles.

Satyavati n'accapare ni la parole ni l'action, elle est reine-mère d'un foisonnement de femmes fortes à qui elle redonne voix et gestes : certes, elle déploie son esprit et son langage – tout récit est falsifiable, les souvenirs « passent de l'hippocampe et se font éléphants, et pourquoi pas timbales », et il faut donc étayer la version de l'histoire en multipliant les récits. Certes elle se bat – et enseigne à se battre – pour choisir leur sexualité. En témoigne la serveuse Poorna qui prend la place d'Ambika dans le lit de Vyaasa pour éviter son viol et son suicide. Bien sûr, les hommes n'ont pas magiquement cessé d'être des agresseurs et elle sait également user de son corps pour se réapproprier son pouvoir, car elle n'est « ni par-

celle qu'on s'approprie, ni putain à emporter » et n'oublie pas de transmettre sa rage à ses sœurs, allant jusqu'à apprendre à Ambika « comment à un grand ermite s'en remettre, comment feindre le plaisir du coït » pour s'assurer du bon déroulé d'un rapport.

Alors, écoutez bien et vous entendrez aussi pêle-mêle : le manuel de vengeance d'Amba, enlevée pour être offerte à un époux qu'elle ne désire pas, et qui pour expier sa haine et laver son honneur, suppliera « qu'on [l]'absolve de ce corps féminin intouché et futile, qu'on [lui] en accorde un autre, trempé et invincible », c'est-à-dire qu'on la transforme en homme pour assassiner Bhishma ; une épouse anonyme qui redore le statut de mère en racontant la vie étouffée de son fils ; une sorcière-démone qui fait plier Bhishma à ses charmes et à son pouvoir craignant « que le pouvoir d'une rakshasi ne le transforme en pantin » ; la princesse Gandhari qui choisit « l'exil plutôt que l'accouplage » ; la princesse Uttara qui appelle à « la fin des mythes de ces Pères », etc. Au point qu'une incarnation masculine de Vishnu désire se muer en une de ces femmes puissantes.

Ne résistez plus, allez ouïr entendre ces voix, et découvrez une nouvelle façon de faire de l'épopée, découvrez cette belle revanche pour toutes les Antigone qui n'ont pas pu raconter leurs histoires et aller au bout de leur détermination.

**« Alors recommence
Commence à vaincre
Commence à finir »**

● PAULINE BROSSARD



Photos : Ballet *Unto*
Khan. Concept nar





Il the lions à la Villette. Direction artistique et chorégraphie Akram Khan. Scénario, texte Karthika Nair. Photo Jean Louis Fernandez.



«Une leçon de pluralité»

Karthika Nair revendique dans ce court entretien de laisser sa place à l'histoire « avec un petit h »...

Comment lit-on les milliers de pages du *Mahâbhârata* ?

Comme avec l'*Illiade* ou l'*Odyssee*, on ne le lit pas d'une seule pièce. Peut-être connaît-on juste une section ou certains personnages !

Pas besoin d'ancrage culturel spécifique, on peut s'y immerger comme avec les univers complexes de Tolkien, Philip Pullman ou George R. Martin : tous des récits haletants, avec les mêmes ingrédients : des questions sur la justice, la droiture, la vengeance et la haine ; l'amitié et la sacrifice ; la violence cyclique et le prix qu'exige le pouvoir...

Quel a été le premier ressort du projet ?

Je serais restée simple lectrice sans une rencontre, foudroyante, avec Sarpa Satra, une réécriture magistrale par Arun Kolatkar, immense poète bilingue (anglais/marathi) dans lequel il revisite l'épopée à travers les yeux des serpents massacrés. Kolatkar interroge la facilité avec laquelle les sociétés les plus civilisées peuvent déchaîner un carnage sous couvert de probité morale. J'étais transportée, j'ai eu un besoin immédiat, viscéral, d'imaginer l'épopée dans des voix minorées et négligées.



Comment le Mahâbhârata a-t-il infusé dans ta vie personnelle ? Peut-être pendant des longues nuits de kathakali, le théâtre dansé avec ses masques resplendissants ? Lors des séances nocturnes de contes, où ma grand-tante — source inépuisable d'histoires — incarnait tel ou tel personnage ?

Plus tard, j'ai appris que le texte se tissait de multiples trames et chaînes, et même de versions tamoul, bhil, javanaise, persane.... avec des perspectives radicalement différentes, le héros d'une version pouvant devenir le scélérat d'une autre. Belle leçon de pluralité. Cette multiplicité est le cœur battant de ma version du *Cantique*, non seulement du livre, mais aussi de toutes mes collaborations avec des chorégraphes, illustrateurs, scénographes...

Tu vis à Paris depuis 23 ans : quel sens le projet prend-il dans le contexte politique indien ?

J'ai grandi en Inde où les hiérarchies de religions et de castes sont très prégnantes : la cohabitation traditionnelle entre langues, religions, ethnies est aujourd'hui en péril, à cause d'intérêts politiques archi-conservateurs.

L'objectif d'identité unique est tout autant séduisant que mortel, dans la nature comme dans la société. C'est important que l'histoire avec le petit h trouve sa place, qu'elle ne soit pas écrasée par celle avec un grand H.


Pourquoi as-tu décidé de travailler avec cinq traducteurs ? Par soif littéraire, les 19 voix du livre s'étant construites autour de formes poétiques très variées (versification ancienne, poésie visuelle, partitions musicales ou chorégraphiques). J'ai attendu huit ans pour qu'un éditeur partage ma vision d'une traduction à plusieurs mains. C'est grâce à l'initiative et l'esprit d'inventivité du Nouvel Attila qu'elle se réalise.

Tu te dis quelque part l'enfant illégitime d'ancêtres multiples : quels seraient-ils ?

Mes ancêtres littéraires-politiques ? La liste ne semblera pas cohérente, mais Ovide, pour ses *Héroïdes*. Amir Khusrau, le grand poète soufi, écrivant en persan et en braj, alternant les langues à l'intérieur d'un même couplet. Andal, poétesse phare du mouvement bhakti pour sa poésie ardente, charnelle. Mahasweta Devi, immense écrivaine qui a milité pour les droits des peuples autochtones dans toute son œuvre, et a réimaginé les épopées en les mettant au cœur du récit. Patrice Chéreau : j'ai appris à m'emparer du corps, à l'incarner avec le verbe, en me plongeant dans son œuvre. Sahir Ludhianvi, poète ourdou qui a su — avec audace et brio — instrumentaliser les paroles des chansons de cinéma, y insuffler ses convictions profondément socialistes et laïques, même dans les chansons d'amour.

Un tout-monde

Rubai, landays, rondeaux, sextine, rimas dissolutas... Le Cantique de et de formes poétiques emprun



**Affiche du Ballet
Until the lions de
Thierry Pécou à
l'Opéra national du Rhin.**

NAÏR

polyphonique

es, vilanelles, ostinatos, pantoums, *les lionnes* est un carrousel de voix tées aux canons du monde entier.



La narration du *Cantique* est portée par **Satyavati**, princesse-pêcheuse née d'une rivière. Sa voix ondule et déferle au rythme des courants. Gorgée de rimes, d'allitérations et d'assonances, elle épouse le **Haibun**, forme japonaise de poésie en prose liée au changement des saisons dont les fragments se terminent fréquemment par un haïku.

Les **Padati**, père et fils, sont les héritiers d'une caste si soumise qu'ils ne peuvent même pas songer à la rébellion : les croyances et légendes sont leur seul bouclier. À la manière d'un **calligramme**, leurs strophes se façonnent en autant de dessins de boucliers, symboles de la protection qu'elles leur accordent.

Avec la voix double de **Amba**, réincarnée en **Shikandi**, le poème oscille entre le présent de la vengeance, et le passé du souvenir. Shikandi parle en **si-harfi**, vieille forme punjabi (parfois soufie) qui est généralement une invocation au divin — ici à la justice. Elle s'adresse à elle-même une série de verbes d'action à l'impératif, parcourant l'alphabet du A de Armer au T de Triompher.

Amba déploie d'abord un **sonnet pétrarquéen**, puis à mesure que le traumatisme augmente, son discours, moins rythmé, moins structuré, passe en vers libres.

Sauvali, dasi que le prince Dhritarashtra choisit pour engendrer un fils, est un clin d'œil et un emprunt à la pièce de Kiran Nagarkar, *Bedtime Story* (revisitation assez radicale du *Mahabharata*, interdite en Inde pendant près de deux décennies). Proche d'un texte en prose, son couplet joue avec une structure récursive. Un refrain en vers commence toujours par ces

mots, « Quand le roi décide de te prendre » et chaque mouvement du reste du poème a un refrain qui progresse phrase à phrase jusqu'à se résoudre à prononcer le mot « viol ».

Shunaka est un chien astucieux, impartial et cynique, dont le **tanka** (forme japonaise plus expansive que le haïku et aux thèmes plus variés) rend le rythme et concision d'une pensée télégraphiée, un peu impatiente.

Gandhari, dont le frère a épanché un amour meurtrier sur sa famille, est happé par son passé. Le **pantoum**, forme traditionnelle malaisienne (utilisé par Baudelaire dans « Harmonie du soir ») est constituée de quatrains dont les vers se répètent intégralement strophe à strophe. Gandhari étant brisée, les lignes ne reviennent jamais strictement identiques, l'ordre des mots est au contraire perturbé. À la fin la boucle est bouclée, la dernière ligne du poème est aussi sa première.

La voix de **Krishna** (une des incarnations de Vishnu) est rendue par le **padam**, pilier majeur de la poésie, de la musique et de la danse classique en Inde du Sud qui reflète la précision et le contrôle extrême de ce dieu : une strophe de six lignes où la deuxième ligne de la première strophe devient le refrain qui démarre toutes les strophes suivantes : « *Quelqu'un doit mourir, Yuddhishtira !* »

Kunti passe sa vie à essayer de garantir que ses fils hériteront du trône d'Hastinapur. Rien — ni la mort de son mari, ni l'exil, ni les tentatives d'assassinat — ne la dissuade. La **canzone**, 65 vers reprenant les cinq mêmes mots finaux dans un ordre immuable, reflète ces obsessions, sa détermination. Ces cinq mots finaux dirigent sa pensée

Le Mahabharata résumé à mon libraire

Du haut de ses 120 000 versets, divisés en dix-huit livres, le *Mahabharata* est l'œuvre la plus importante d'Asie du sud (Inde, Sri Lanka, Indonésie, Cambodge...) voire du monde. Le fragment que réécrit Karthika Naïr conte une guerre fratricide entre les Pandava et leurs cousins Kaurava, qui prélude à un bouleversement cosmique...

Satyavati, princesse conçue dans le ventre d'un poisson, est rejetée par son père biologique. Élevée par un pêcheur, dans l'obsession de cette injustice, elle conquerra grâce à un vieillard mystique des pouvoirs surnaturels, la beauté éternelle et une alliance royale. Le roi de Kurou, Shantaqui, tombe amoureux d'elle et lui demande de l'épouser. Ses conditions ? qu'il dés-hérite Bhishma, son fils semi-divin, au profit de leurs futurs enfants. Bhishma, ayant renoncé à ses droits et fait serment de célibat, joue le rôle de régent. Pour convaincre Vichitravirya, son demi-frère, de prendre épouse et d'accepter les fonctions de roi, il enlève et lui offre trois princesses : Amba, Ambika et Ambalika, du royaume de Kashi. L'aînée, Amba, se voit après rejetée et déshonorée car elle était déjà promise au roi de Shalva. Elle invoque les dieux pour obtenir justice, et vengeance : Shiva lui

Joëlle Jolivet a imaginé pour chaque voix du *Cantique* un avatar (19 au total), et permis de livrer un magnifique objet illustré. Ci-dessous, Hidimbi, rakshasi (démone) qui deviendra reine de la forêt d'Hidimbavana.



Hidimbi

accorde le pouvoir de tuer Bhishma dans une vie ultérieure... à condition de devenir homme.

Quand Vichitravirya meurt sans avoir procréé, le royaume est en péril, à cause des attaques extérieures comme de l'absence d'héritiers. Satyavati demande à son premier-né, le sage Vyaasa, de coucher avec ses belles-filles. Hirsute après des années de dénuement en forêt, Vyaasa ne provoque que frayeur et dégoût chez les femmes.

Ambika ferme les yeux en le voyant (par rétorsion, son fils Dhritarashtra sera aveugle). Ambalika devient pâle comme la lune (son fils Pandu sera blême comme le blé). Une servante s'offre pour remplacer sa maîtresse avant un troisième coït (son fils, Vidura, sera aigu et juste). Le couronnement de Pandu à la place de Dhritarashtra va semer la haine et l'envie dans cette branche de la descendance.

Quelques événements plus tard — un royaume écrasé, une condamnation à mourir en s'accouplant, la naissance de cent frères Kaurava d'une seule grossesse —, le conflit pourra se donner libre cours.

• D'APRÈS KARTHIKA NAÏR



Gauz et les cent voix

15
page

Gauz, au village
artisanal de Bassam,
par le photographe
Max Roland

Porte ouverte aux mondes inconnus

Une épopée de l'humanité en lutte, écrite avec la voix d'une femme puissante et les regards de l'intérieur.

Gauz
Les portes
roman



Gauz ●

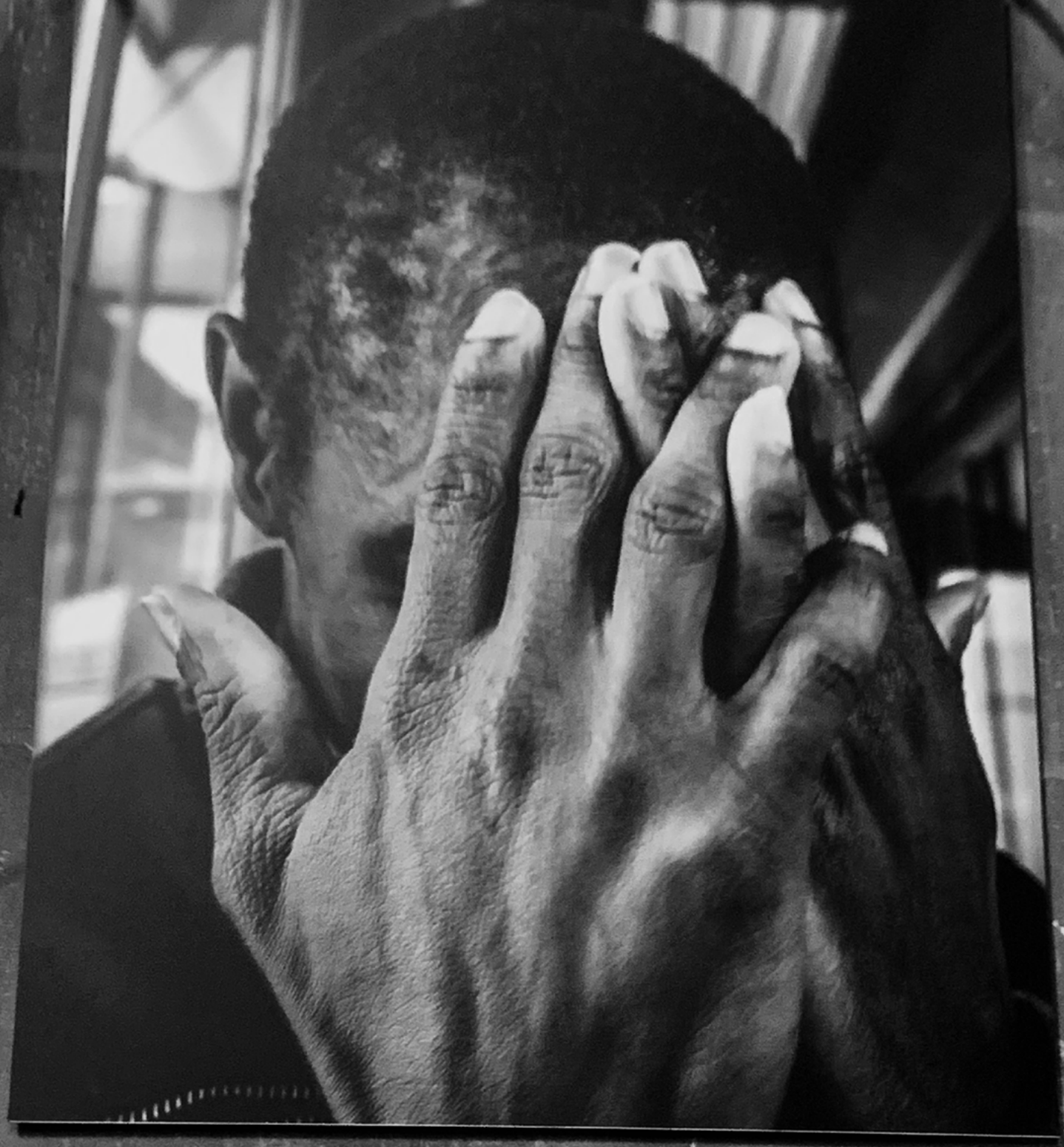
●
Les Portes
144 p. 17€
Sortie le 4 mai

Les Portes s'ouvre en grand sur une cohue de sons, d'odeurs, de lieux qui se dressent comme des décors de théâtre : l'église Saint-Ambroise, le gymnase Japsy, la Cartoucherie de Paris, les Halles Pajol, l'hôtel Ariane, République, Gare du Nord et l'église Saint-Bernard ; et ce sont autant de voix qui fusent, se mélangent et s'assemblent dans un grand cri de l'âme. Les voix de Gauz, de Kader, de Bamba, de Soumaré, de Niakaté, de Tounkara, de Alhadji, de Henri, de centaines de Sans-Papiers, autant d'inconnu.e.s anonymes, qui « en attendant de naître, s'appellent tous... » Sans-Papiers ». Et par-dessus toutes ces voix, Madjiguène Cissé.

Professeur, germaniste et militante engagée, Madjiguène Cissé entre par une porte dérobée, lors d'un échange télé-

phonique entre Kader et Gauz autour de son livre *Parole de Sans-Papiers* (1999, cf. dernière page de cette gazette). Une conversation où s'entrelace humour cinglant, auto-dérision, humilité et stéréotypes à la peau dure : « Me voilà bien campé dans le camp des clichés racistes misogynes. » Le ton est donné : l'ironie imprègne le récit et l'oralité introduit avec beaucoup de couleurs un mélange de poésie et de réflexion politique.

Le retour de Magjiguène Cissé est plus bruyant. Cette fois, c'est sa propre voix qui résonne par-dessus celle des autres dans l'entrepôt désaffecté de la Halle Pajol. Elle est celle qui rassemble, qui unit les hommes de peuples et de confessions différentes sous une même bannière, un même étendard : « La division, ça ne passe plus. Désormais,



Exposée sur un mur
de l'église Saint-Bernard,
une photographie
de Garance de Galzain

Mr Amadou C Paris 2013
Photo de Garance de Galzain

Issue de l'exposition collective
"La route est là" dédiée aux migrants
dans l'église Saint-Bernard, juin 2015



nous sommes un bloc uni. Comme les pompiers, les militaires, les avocats ou les enseignants, nous sommes devenus un corps. » Au moment d'entamer la marche vers Saint-Bernard, c'est la vision de la reine Akan, Abla Pokou, sorte de Moïse au féminin et à la peau noire, qui surgit au travers de Madjiguène Cissé et lui insuffle son pouvoir fédérateur : « Silence et regards partagés. Mains qui se lèvent les unes à la suite des autres. En quelques instants, toutes les mains sont en l'air... sans exception. Sourires partagés en silence ». Elle guide son peuple de la Halle Pajol à République, en passant par Gare du Nord et La Chapelle jusqu'à la rue Jean-François Lépine qui donne sur Saint-Bernard. La décision n'a pas été prise pour rien : « On dit de la France qu'elle est la fille aînée de l'Église. Ce n'est pas un hasard si dans Paris seulement, y'a plus de 110 églises, plus qu'il n'y a de mosquées à Tombouctou ou à Touba. Les églises ici, ce sont des symboles foocooorts ! » Chaque voix devient une clef, un levier subtil de compréhension capable d'ouvrir les portes du récit, à l'image des sans-papiers franchissant les

portes de l'église.

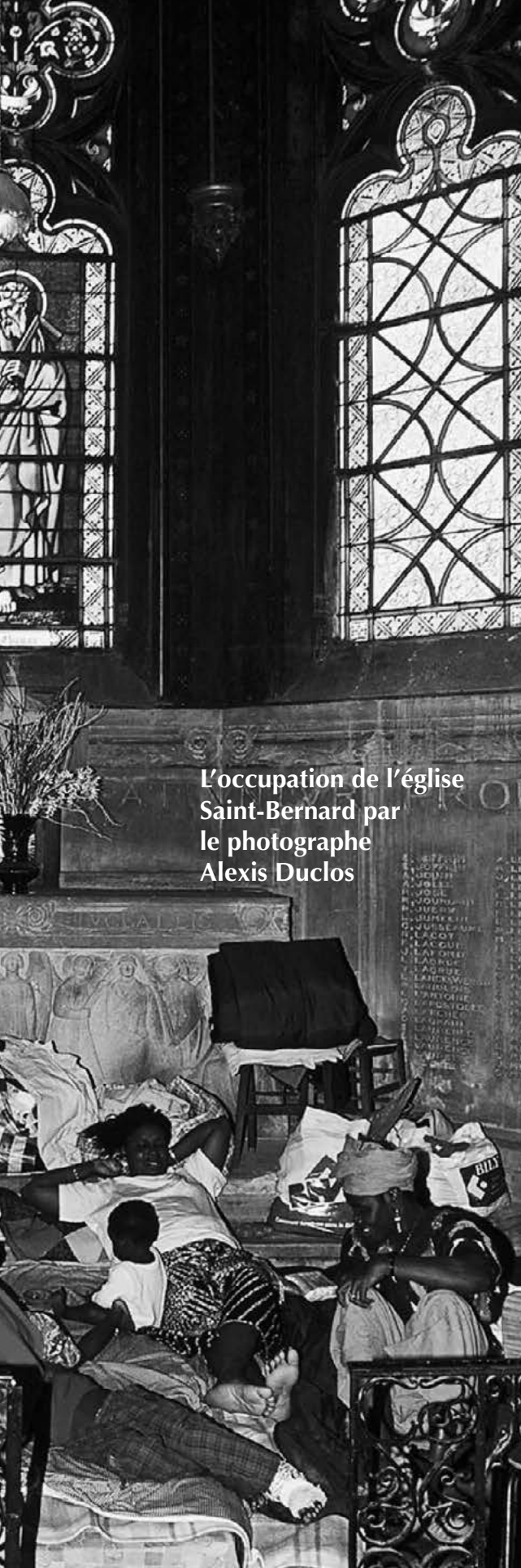
La narration est séquencée en plusieurs courts chapitres alternant d'une voix à l'autre, dont le rythme se cale à la fois sur la marche des Sans-Papiers et sur l'allure de l'occupation : les Réunions des familles, les grèves de la faim, et l'attente. Gauz tisse une multitude de dialogues tous empreint d'humour caustique, d'oralité, d'humanisme et de musicalité, révélant tour à tour la crasse réalité des sans-papiers et la grande humanité de l'entreprise : « Nous ne sommes des familles ni de sang ni de couleur de peau. Nous sommes des familles de destins et de sort. »

Les Portes est une invitation à franchir le seuil de mondes souvent invisibilisés. C'est le sang bouillonnant de la révolte. Plus que le simple récit d'un événement historique, se fait cantique, ode aux opprimés, capable de transcender les frontières.

Occupons-nous de cet écho qui transcende les portes du temps et de la compréhension. Occupons-nous de ce roman qui, à l'instar de ses protagonistes, franchit les portes de l'histoire.

◆ NAOMI SIREROLS





L'occupation de l'église
Saint-Bernard par
le photographe
Alexis Duclos



Parole contre papiers

Les Portes rend hommage à Madji, Madjiguène Cissé, l'une des porte-paroles de St-Bernard, qui au sortir des événements a livré sa vision de la lutte et des rapports franco-africains. Sénégalaise, prof d'allemand, émigrée en France, elle est devenue un symboles de la lutte.

Ce n'est pas la seule porte parole à avoir pris la parole... puis la plume. Le mouvement de Saint Bernard a inspiré plusieurs récits et mémoires, dont Ababacar Diop (*Dans la peau d'un sans-papiers*, Seuil, 1996) et *Sorti de l'ombre* par Mamady Sabné (*Le Temps des cerises*, 1996)... sans compter le journal du curé de Saint Bernard (Henri Condé, *Le Cerf*, 1996 : chaque éditeur voit midi à sa porte !)

L'originalité de Madjiguène, c'est son obsession de l'Histoire (la grande Histoire), qu'elle délivre tout au long de son livre, et jusque devant la justice quand elle est interpellée après l'évacuation de Saint-Bernard, le 23 août 1996. Elle saisit toutes les occasions pour élargir le débat au-delà de l'immédiat, c'est-à-dire à la genèse de la crise. D'où son art du télescopage : le quotidien de la lutte versus l'analyse de la situation de l'Afrique. Son texte tresse deux réalités, deux temps, deux mouvements : un tableau de

Parole contre papiers

SUITE

l'Afrique du Sahel, d'où sont originaires la quasi totalité des sans-papiers, et un récit de la lutte avant pendant, et même après Saint Bernard... car aussitôt arrêtée, jugée et libérée, Madji devient une porte-parole européenne, observant et critiquant la loi et ses évolutions chez plusieurs voisins européens.

En amont, Madjiguène Cissé dépeint le Sahel, menacé par le désert, les cycles de migrations saisonnières auxquels sont astreints les citoyens, le rôle des femmes, passives au dehors et motrices au dedans... En aval, elle relate la chronologie du mouvement, les soutiens parmi les blancs, les doutes, les stratégies, d'une « réunion de de famille et d'un lieu à l'autre.

Le but affiché des occupations, comme de l'écriture, c'est ramener les sans papiers dans le monde réel. Les sortir du trou noir où l'imaginaire les cantonne. Les sortir des clichés aussi, comme quoi ils seraient tous analphabètes, ou encore selon laquelle les femmes seraient effacées et soumises. Celles-ci, les ci-devant rebaptisées « sans-papiers », ont joué un rôle essentiel, d'abord dans le maintien de l'unité de la lutte, à travers la diversité des ethnies, mais aussi dans quelques ressorts de l'action, comme la manifestation hebdomadaire devant l'Élysée, en hommage aux Argentines de la Place-de-mai.

Il y a beaucoup de force, d'humour, d'imper-tinence dans ce livre, pour souligner qu'outre la place des femmes, c'est globalement, « l'idée de groupe et de revendication globale » qui fut insupportable au pouvoir...

La patte sagace, érudite, précise de l'auteure est précieuse : elle rappelle l'étymologie d'un nom commun, d'un nom propre, la généalogie d'une loi, l'égalité des gauches et des droites devant l'arbitraire. L'un des passages les plus drôles reste celui où elle décrit les rituels magiques pour mettre les augures de son côté, avant chaque réunion préfectorale ou ministérielle ! De la synthèse de la métaphysique et de la haute technologie en temps de guerre.

Mais le plus étonnant, et récurrent, c'est le degré de stratégie et de calcul dans la bataille vis-à-vis de l'opinion. Chaque page est irriguée par la nécessité de marquer, de convaincre, au point d'élaborer, au-delà des plans de lutte et d'occupation, de véritables scénarios, dont une messe fictive, avec l'église jonchée de chaises, mise en scène par Ariane Mnouchkine pour ralentir l'assaut des forces de l'ordre.

À propos de scénario, l'un est totalement imprévisible : celui de l'accouchement. Madjiguène se flatte d'avoir vu six naissances durant le mouvement ; voyons le roman de Gauz, qui lui est dédié, comme une septième naissance.

• B. V.

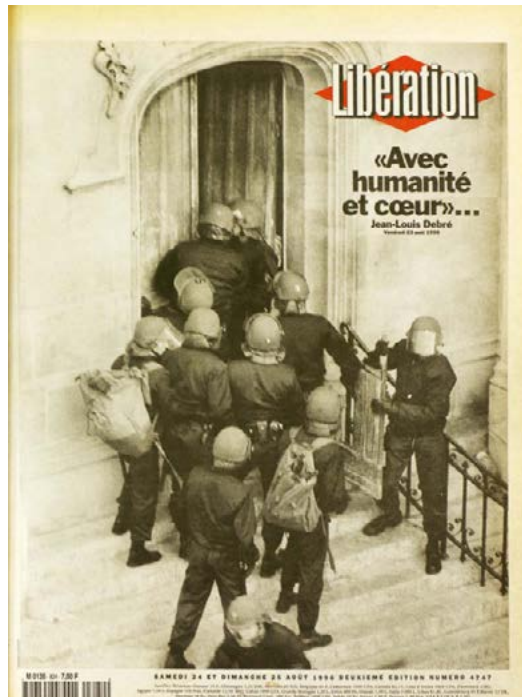


Photo : la Une de Libé au lendemain de l'évacuation (24.08.1996).